

## **Note d'intention pour l'atelier d'écriture**

La question de mon engagement dans un processus de transmission du langage écrit renvoie à deux déterminations : la cohérence avec mon parcours artistique, le devoir social et moral de l'artiste, sa place dans la société, ma position contre le danger d'un aplatissement général d'où l'imagination serait bannie; le langage comme message, comme mythe, comme sémiologie qui transforme la culture en nature universelle, le rapport entre la forme et le concept, comme l'affirme Roland Barthes : le signifiant opère en dehors d'écrits les plus éloignés de la littérature, tel qu'ils sont les faits d'actualité.

Cet engagement interpelle la notion même du statut d'écrivain : devons-nous encore nous défendre de la prolétarianisation de l'écrivain face à un statut prestigieux ? Est-ce que l'œuvre d'un écrivain naît de la vocation ou bien d'un choix délibéré ? Sommes-nous écrivains par vocation ou par choix ? La vocation est à l'abri du prosaïsme, elle ne peut s'arrêter ou se dégrader ; le choix détermine la responsabilité de choisir un contenu plutôt qu'un autre, une forme plutôt qu'une autre.

Pirandello nous dit que l'art c'est la vie, et que quiconque prétend faire sortir la beauté d'une formule, se trompe. Dario Fo insiste sur la responsabilité des intellectuels sur la création culturelle : je défends le même point de vue sur la nécessité de redonner à la culture populaire la considération qui lui est due.

Je mène un atelier d'écriture depuis trois mois, à Nantes-Bellevue, avec une quinzaine de participants. Je construis l'atelier de la même façon dont je procède pour construire une œuvre littéraire, en donnant libre cours à l'imagination, en balayant les hésitations, en tâtonnant afin de trouver le style propre à chacun.

Il ne faut pas oublier que le but d'un atelier d'écriture est bel et bien de se confronter à l'écriture, avec une réelle exigence de résultat : il ne suffit pas de se contenter d'être un « outil » donné à un public qu'il faut occuper, sous peine de dévaloriser et les participants et l'écriture. A ce jour, nous avons produit une centaine de pages de « matériaux » à l'état brut (je dis « nous », parce que j'écris aussi à partir des mêmes propositions).

Mon but est d'explorer toutes les écritures, sans dogmes, sans frontières. La correction, la réécriture, l'élaboration d'un texte qui interpelle les lecteurs, ne doit pas faire oublier la rigueur et l'exigence du travail. Tout écrivain, en vue d'une éventuelle publication, soumet son œuvre à des critiques, des correcteurs, des changements nécessaires, des conseils éclairés...

Mon travail consiste aussi à être un « révélateur » d'un potentiel enfoui, caché, de talents méprisés, d'envies irréfrenables. L'intelligence et le talent ne sont pas un cadeau réservé à une certaine catégorie d'individus ; les éventuels écrivains dans une cité défavorisée sont proportionnels aux apports, aux moyens, aux occasions qui se présentent, aux efforts déployés pour répondre à un besoin culturel en déshérence. A l'école, en Italie, les élèves apprennent que Cimabue a remarqué Giotto en train de dessiner sur une pierre alors qu'il gardait son troupeau, l'a amené dans son atelier pour lui apprendre la peinture et ce berger illettré a conçu et réalisé le campanile du Dôme de Florence !

Panaït Istrati disait que l'art est une guerre à notre imperfection. J'ajouterais qu'il surgit souvent là on ne l'attend pas.

**Diana Vivarelli**

Nantes, le 14/12/2006